



LA MACHINE À ÉCRIRE

TCHEKHOV

ET LA MOUETTE

On peut aimer les correspondances des écrivains. On peut aussi aimer leurs carnets ou leur journal, non seulement pour la charge d'humanité qu'ils recèlent, mais aussi pour les banalités qu'ils peuvent contenir puisque, disait Tchekhov : « Il n'y a pas besoin de sujet. La vie ne connaît pas de sujets, dans la vie tout est mélangé, le profond et l'insignifiance, le sublime et le ridicule. » Les *Carnets*¹ de Tchekhov oscillent d'ailleurs entre le carnet et l'agenda, ainsi lorsqu'il note des adresses, par exemple : « Hôtel Foyot, rue de Tourmon » — cet hôtel où plus tard, dans les années trente, séjournera Joseph Roth. Dans *La Conscience des mots*², Elias Canetti différencie les carnets des agendas et du journal : « Les "carnets" sont spontanés et contradictoires. Ils contiennent des idées qui jaillissent parfois d'une tension insupportable, mais souvent aussi, d'une grande légèreté. [...] Il faut que cela émerge comme si cela venait de nulle part et comme si cela conduisait nulle part ; ce sera généralement bref, rapide, souvent fulgurant, non vérifié, non maîtrisé, sans vanité et sans dessein. » Puis il disait de l'agenda : « Mais seul celui qui se l'est constitué peut réellement savoir ce qu'il contient. Le laconisme de ces signes fait leur valeur. Ils consistent en leur concentration ; le vécu contenu en eux est celé comme par enchantement ; il ne s'use pas et peut soudain, en voisinant avec autre chose, une autre année, éclore formidablement. Or il n'y a personne qui n'aurait droit à de pareils agendas. *Chacun* est le centre du monde ; chacun, justement ; et c'est parce que le monde est plein de centres de la sorte, qu'il est précieux. Tel est le *sens* du mot être humain : chacun est un centre, à côté d'innombrables autres centres, qui le sont au même titre

1. Anton Tchekhov, *Carnets*, traduit du russe par Macha Zonina et Jean-Pierre Thibaudat, Christian Bourgois, 2005.

2. Elias Canetti, *La Conscience des mots*, traduit de l'allemand par Roger Lewinter, Albin Michel, 1984.



JACQUES LÈBRE

que lui. » Puis Canetti en venait au journal : « Dans un journal on se parle à soi-même. Celui qui ne le peut pas, qui aperçoit un auditoire, fût-il tardif, fût-il posthume, celui-là falsifie. [...] Tous les entretiens que, dans la réalité, on ne peut jamais conduire jusqu'à leur terme, parce qu'ils aboutiraient à des violences ; tous les mots absolus, impitoyables, foudroyants, qu'il faudrait souvent dire à autrui, se consignent ici. Ils demeurent ici secrets ; car un journal qui n'est pas un secret n'en est pas un. »

Aujourd'hui nous pouvons lire *Correspondance avec la Mouette*³, les lettres que Tchekhov et Lydia Mizinova (dite Lika) ont échangées de 1891 à 1900. Cette correspondance n'est autre qu'un jeu du chat et de la souris, comme cela peut arriver souvent en amour. Dès la première lettre, Lika évoque un rhume sévère pour dire : « J'imagine parfaitement comme vous devez rire de tout cela. En général, tout va très mal, mais en même temps tout va très bien. » Formule qui peut bien sûr s'inverser et nous avons là, en quelque sorte, un résumé des pièces de Tchekhov. Il lui envoie du papier à lettre et précise : « Je suis tout ému, je tremble, je crains que la haute société n'ait vent de notre correspondance. S'il vous plaît, ne montrez ma lettre à personne ! » Mais il ajoute aussitôt : « Si le papier vous plaît, j'espère que vous m'en remercerez par courrier. Vos lettres, je les montre à tout le monde — par vanité, bien sûr. » Il vit à Melikhovo avec sa famille et c'est sans doute à ses membres qu'il montre les lettres de Lika, qui est une amie de sa sœur. De Moscou, elle écrit à Anton : « Je m'ennuie de toi et rêve d'un rendez-vous, comme les esturgeons du bassin Strelinsky rêvent d'eau pure et claire. Je ne sais pas être poétique et, quand je m'y essaie, cela donne tout autre chose. Reviens quand même le 26, tu verras que je peux être poétique autrement qu'en paroles. » Ils se voient lorsqu'ils le peuvent, soit Lika vient à Melikhovo, soit Anton se rend à Moscou. Et bien sûr, comme dans toute correspondance, nous pouvons en passer par la banalité : « Vous devez comprendre qu'attendre jour après jour votre venue nous fait non seulement souffrir mais n'est pas sans entraîner des frais : habituellement au déjeuner nous nous contentons de la soupe de la veille mais quand nous attendons des invités, nous y ajoutons un plat de bœuf bouilli que nous achetons aux cuisinières de propriétés voisines. » Lika peut se plaindre de l'égoïsme dont, selon elle, Anton n'est pas exempt : « Tous les gens, même les meilleurs, sont de terribles égoïstes, ils n'en ont rien à faire de la vie des autres. [...] Tout ce qui entrave leur chemin,

3. *Correspondance avec la Mouette, Anton Tchekhov, Lydia Mizinova*, traduit du russe, annoté et présenté par Nicolas Struve, Arléa, 2022.

même un brin, leur devient aussitôt détestable. » Elle s'étonne de recevoir une lettre avec le cachet de la poste de Moscou, Tchekhov y serait-il venu sans aller la voir ? Il lui écrit fin mars 1892 : « À quand le printemps ? Lika, à quand le printemps ? Prenez cette dernière question au pied de la lettre et n'y cherchez pas de sens caché. Hélas, je suis déjà un vieux jeune homme, mon amour n'est pas un soleil et ne fait pas le printemps ni pour moi ni pour l'oiseau que j'aime. Lika, ce n'est pas toi que j'aime si ardemment ! Ce que j'aime en toi, ce sont les souffrances passées et ma jeunesse perdue. » Essaie-t-il de se rattraper dans la lettre suivante ? « Je suis vôtre des pieds à la tête, de toute mon âme et de tout mon cœur, jusqu'à la tombe, jusqu'au renoncement, jusqu'à l'hébètement, jusqu'à la folie. » Bien sûr, nous ne pouvons prendre pour argent comptant ce que dit Tchekhov, car il ne va renoncer à rien de sa vie par rapport à Lika et nous le voyons osciller entre éloignement et rapprochement : « Lika, un grand crocodile sommeille en vous et, au fond, je fais bien d'écouter mon bon sens et non ce cœur que vous avez mordu. Loin, loin de moi ! Ou plutôt non, Lika, adviennne que pourra, permettez à mon esprit de s'enivrer de vos parfums et aidez-moi à resserrer le lasso que vous m'avez passé au cou. » Nous pouvons sans doute, au passage, admirer la patience de la Mouette, elle devait réellement aimer Anton mais cette fois-ci elle lui répond : « Me voilà donc fiancée ! J'ai longtemps balancé entre mon amour pour vous et la sagesse — pour finir cette dernière l'a emporté. [...] Comme je voudrais (si je pouvais) resserrer le lasso plus étroitement ! Ce n'est sans doute pas à ma portée ! Pas de chance, c'est la première fois de ma vie ! » Tchekhov lui annonce en juillet 1892 qu'il ne peut aller nulle part, il est médecin et le choléra rôde dans les parages de Melikhovo : « J'ai du travail par-dessus la tête. Je fais le tour des villages et des fabriques et pontifie sur le choléra. Demain, réunion sanitaire à Serpoukhov. Le choléra ne me fait pas peur mais me voici absurdement obligé de le craindre avec les autres. »

En août 1893, Lika constate : « C'est effrayant comme nos relations sont inégales. J'ai simplement envie de vous voir et je fais toujours, la première, tout mon possible pour ça ! Alors que vous, vous ne voulez qu'être au calme et vous sentir bien, qu'on soit près de vous, qu'on vienne vous voir mais vous-même vous ne bougeriez le petit doigt pour personne. » Tchekhov lui oppose l'écriture : « ce ver qui ronge l'existence ». Dans son amour Lika est cependant très lucide et l'on voit, l'on sent combien c'est douloureux pour elle : « Vous savez parfaitement quels sont mes sentiments à votre égard, c'est pourquoi je vous en parle sans honte aucune. Je sais

aussi quels sont les vôtres : soit une pitié condescendante soit une indifférence complète. Mon souhait le plus ardent : me guérir de l'horrible état dans lequel je me trouve mais, seule, c'est si difficile. Je vous en supplie, aidez-moi — ne m'invitez pas chez vous, ne cherchez pas à me voir ! Pour vous, ce n'est pas si important, et moi, peut-être cela m'aidera-t-il à vous oublier. » Évidemment il n'en sera rien. Anton lui écrit de Yalta, en Crimée : « Pour moi, la plus haute des satisfactions : me promener ou rester assis, sans rien faire ; mon occupation favorite : ramasser des choses inutiles (feuilles, brins de paille, etc.) et me livrer à des activités sans but. Reste que je suis un homme de lettres et que je dois écrire, même ici, à Yalta. » Lika décide d'aller à Paris en compagnie d'une amie (Varia Eberle, une chanteuse d'opéra), et d'un amant (le Trigorine de *La Mouette* — ils se sont rencontrés à Melikhovo) dont elle aura une fille, qui ne vivra pas longtemps ; quant à l'amant, il retournera auprès de sa femme. Et nous avons soudain une indication sur les loyers d'une pension parisienne à cette époque : « Nous vivons ensemble Varia et moi, c'est-à-dire dans la même pension mais moi plus haut, du coup je paie moins. » Mais Lika a une toux qui l'empêche de faire ses exercices de chant, à Paris elle s'ennuie, elle ne sort pas, ne fait la connaissance de personne. Elle passe par la Suisse puis elle est de retour en Russie, le 11 juin 1896 elle écrit à Tchekhov : « Mais samedi j'irai à Moscou et, si vous prenez le train qui part de Lopasnia à 10 heures du matin, nous nous croiserons à Podolsk et ferons la route ensemble. Là, nous aviserons pour la suite. » Et elle lui écrit de nouveau le 16 juin : « Je suis allée à Podolsk pour vous voir, j'ai attendu jusqu'au passage du train postal. J'ai perdu patience, je suis fatiguée et terriblement énervée. Vous ne faites jamais ce que vous dites. » Nous pouvons bien sûr comprendre sa déception, et son énervement : tout ce déplacement, pour rien ! Ce que l'on peut soupçonner, à travers ses lettres, c'est sa spontanéité, qui a sans doute pu faire reculer Tchekhov. Une représentation de *La Mouette* a eu lieu et Lika écrit en novembre 1896 : « Vous pouvez me rejoindre chez moi sans crainte. Je ne me permettrai aucune liberté, craignant de me convaincre que mes rêves de félicité ne verront jamais le jour. Comme ça, subsiste un petit espoir. [...] Au fait, tout le monde dit ici que *La Mouette* est, elle aussi, tirée de ma vie, et que vous avez aussi fort bien arrangé quelque'un d'autre ! » La première représentation de la pièce à Saint-Petersbourg le 17 octobre 1896 fut un échec plutôt cuisant. Ce n'est que lorsqu'elle fut jouée au Théâtre d'Art de Moscou sous la direction de Stanislavski pendant la saison 1898-1899 qu'elle rencontra un franc succès ; le dramaturge Nemirovitch-Dantchenko avait conçu un plan de mise en scène : « *La Mouette*

est écrite tout en finesse et réclame une mise en scène prudente. Certains passages peuvent susciter une impression gênante, il faut jouer en demi-teintes. »

Certaines lettres ne sont pas sans humour sous les piques que les correspondants peuvent s'envoyer à distance, surtout celles de Tchekhov, visiblement plus détaché et qui peut écrire en devenant quelque peu théâtral, mimant la jalousie lorsqu'il fait semblant de s'adresser à un concurrent, qu'il soit hypothétique ou réel : « Si tu n'arrêtes pas, fils de chienne, de faire la cour à Lika, je vais t'enfoncer, saloperie, un tire-bouchon dans l'endroit qui rime avec Moscou. Dis-donc, saleté ! Comme si tu ne savais pas que Lika m'appartient et que nous avons déjà deux enfants ? Gueule de porc ! Morille ! Avorton ! Va prendre l'air et rafraîchis-toi dans une flaque, tu as perdu l'esprit ou quoi, fils de chienne ! Nourris ta mère, honore-la et laisse tomber les demoiselles. Brute épaisse !!! » Parfois Anton et Lika se comprennent assez mal, ainsi après un énième séjour de Lika à Melikhovo : « J'étais contrariée non de quitter Melikhovo mais d'y être venue — c'est différent. » Elle reproche alors à Anton son ironie, mais elle comprend aussi très bien que l'amour qu'elle lui porte puisse lui faire peur : « Vous ne pouvez pas avoir idée de la tendresse des sentiments que je vous porte ! C'est un fait "réel". Mais ne vous avisez pas de vous effrayer et de commencer à me fuir comme Pokhleбина. Je ne suis pas dans la course, je suis hors concours ! Mon amour pour vous est si désintéressé qu'il ne saurait être effrayant ! [...] Vraiment, je mérite de votre part un peu plus que cette attitude blagueuse-moqueuse que vous me réservez. » À l'automne 1898, Tchekhov est à Yalta où il compte faire construire une datcha : « J'achète (à crédit) un terrain près de Yalta, pour avoir un lieu où je puisse hiverner et cultiver à mes heures perdues ce groseillier que vous détestez. Le petit bout de terre que j'achète est situé dans un coin pittoresque : vue sur la mer, vue sur la montagne. Une vigne, un puits. C'est à vingt minutes de marche de Yalta. J'ai déjà fait les plans, et je n'ai pas oublié les invités, je leur ai attribué une chambre au sous-sol ; en l'absence d'invités, on y élèvera des dindes. » Dans ses lettres, Tchekhov ne manque jamais de signaler ce qui est mûr selon la saison : les cerises, les cornichons, les pommes, les groseilles. Ce qu'il y a aussi d'intéressant dans cette correspondance, c'est de voir les idées qui pouvaient infuser dans la Russie de cette époque. En janvier 1899, Lika raconte un repas auquel elle a participé : « Les mots "socialisme", "démocratie", "marxisme", "question ouvrière", "avenir", "liberté", etc., se sont déversés toute la soirée dans les bouches des anciens étudiants et auraient pu définitivement endormir tout le monde

sans ses objections bonhommes et ironiques. » Ces objections viennent de Maxim Maximovitch Kovalevski, historien et sociologue, chassé de l'université de Moscou en 1887 (les notes de bas de page renseignent) ; il vivra à l'étranger jusqu'en 1905, et à Paris où il fondera l'École russe des hautes études sociales. Auparavant, en septembre 1898, de sa pension parisienne Lika écrivait à Tchekhov : « Il y avait une famille russe, mais elle est partie. C'était des gens bien et intéressants mais par trop plongés dans l'économie politique et Karl Marx. On parlait de vous chez eux comme d'une divinité, en particulier après la lecture de *Ma vie* ! On m'a posé des questions sur vos convictions mais je n'ai pas pu répondre grand-chose et moins encore donner des précisions, quant à savoir si vous êtes "marxiste" ou non, je n'ai rien su dire ! » On peut imaginer combien Lydia Mizinova a dû se sentir intérieurement vexée de ne pouvoir rien dire des opinions politiques d'Anton. À Yalta, Tchekhov noua une amitié avec Maxime Gorki (les deux écrivains s'appréciaient) mais sans forcément partager ses idées. Anton Tchekhov meurt en juillet 1904, quelques mois avant la révolution de 1905. Lydia Mizinova, la Mouette (chanteuse, actrice, traductrice...), meurt à Paris le 5 février 1939, elle est enterrée dans le cimetière russe de Sainte-Geneviève-des-Bois. Lire la correspondance de ces deux personnes dont on sait qu'elles sont depuis longtemps six pieds sous terre, et dont il ne reste plus une once de chair, c'est peut-être leur redonner un peu de cette chair, celle qui les animait.

Jacques LÈBRE